

BOOK REVIEWS / COMPTES RENDUS DE LIVRES

La diversité des patrimoines. Du rejet du discours à l'éloge des pratiques. 2015. Dir. Daniela Moisa et Jessica Roda. Presses de l'Université du Québec. 222 pp.

SARAH ANAÏS ANDRIEU

Chercheure associée Centre Asie du Sud-Est (EHESS-CNRS)

L'ouvrage présente une sélection de contributions présentées lors de la Rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine en 2014. Introduit par les deux directrices de la publication, Daniela Moisa et Jessica Roda, il met en regard les notions de patrimoine et de diversité culturelle, présentant cette dernière comme une ouverture ou une brèche pour penser le patrimoine autrement qu'en termes de construction nationale. Or, en opposant l'essentialisme à la diversité, le paradoxe inhérent à cette dernière émerge : si dans un premier temps la diversité semble contrecarrer les stéréotypes et les projets homogénéisants (d'abord nationaux puis, de plus en plus, dans le cadre de la mondialisation), celle-ci peut également contribuer à renforcer les particularismes et, ce faisant, les identités qu'elle était censée embrasser et désamorcer. Ce glissement constitue donc l'interrogation principale de cet ouvrage, à travers plusieurs études que l'on pourrait dire « de cas » dans différents contextes et différentes régions du monde, tout en convoquant les politiques internationales (notamment de l'Unesco), particulièrement actives dans

ces deux domaines depuis le début des années 2000. Le patrimoine et la diversité culturelle émergent alors comme des catégories politiques, et donc motivées et nourries par des idéologies, des objectifs spécifiques, en évolution au gré des contextes, des époques, et des enjeux qui les traversent. Le livre s'articule en trois parties de trois chapitres chacune. La première partie interroge le rôle de la diversité culturelle dans la construction de l'État nation, la deuxième associe la migration à une expérience de la diversité culturelle et la dernière se penche sur le patrimoine bâti religieux dont elle analyse les pratiques et investissements parfois paradoxaux.

Dans le premier chapitre, Marina Mafra Garcia décrit l'institutionnalisation de la diversité culturelle dans les discours officiels et les politiques culturelles du gouvernement brésilien. Si l'auteure montre que la diversité a été choisie comme outil discursif pour dépasser des clivages sociaux ainsi que des relations de domination entre populations minoritaires et majoritaires au sein d'un monde compétitif et inégalitaire, on peut se demander dans quelle mesure ces discours participent à la reconnaissance et à la lutte contre ces inégalités ou au contraire à la neutralisation culturelle de leur dimension politique. Par ailleurs, l'auteure donne l'exemple de deux cas de pratiques, la Samba de Roda de Reconcávo de Bahia et le Frevo du Carnaval de Recife qui, pour accéder au statut de patrimoine mondial de l'humanité, ont dû se plier aux catégories, critères et instruments inter-

nationaux de l'Unesco. Le patrimoine culturel immatériel, qui se veut un outil universel, semble n'en participer pas moins à une essentialisation identitaire culturelle.

La contribution de Marie-Christine Parent nous emmène aux Seychelles et étudie les relations changeantes entre diversité culturelle, patrimoine et créolisation dans une perpétuelle tension entre le local et le global. La créolisation, au cœur de la définition identitaire seychelloise, est analysée comme valeur et idéologie, comme outil de reconstruction dans de nouveaux contextes et conditions, après avoir été replacée dans des relations de pouvoir historiquement marquées par l'esclavage. L'auteure montre également que les seuls espaces de pratiques et de représentations musicales sont les spectacles touristiques ou les grands événements culturels, quand les principaux employeurs sont le ministère du Tourisme et de la Culture ainsi que les hôtels et restaurants, amenant à l'uniformisation des pratiques artistiques en accord avec les discours dominants. Marie-Christine Parent observe en outre un intéressant changement de paradigme entre la fondation du Festival Kreol dans les années 1980, alors marquée par un processus de construction de l'identité nationale où la créolité acquit un aspect unificateur autant que révélateur de la diversité des traditions locales, et les années 2000 et la création du Carnaval international de Victoria où les Seychelles entendent se positionner sur la scène internationale, et où la diversité est envisagée d'un point de vue mondialisé.

Marta Amico étudie quant à elle la musique comme champ symbolique

du politique au Mali dans le cadre du conflit qui règne depuis 2012 et menace l'intégrité de l'État. En décrivant auparavant l'émergence des grands festivals dans les années 2000, en appui sur les infrastructures du tourisme culturel, l'auteure montre que ces phénomènes ont participé du processus de patrimonialisation des « cultures maliennes », de leur reformulation à travers le filtre de la « tradition » et de leur branchement à des logiques de production culturelle mondialisées, renforcées par les discours de diversité culturelle proposés par l'Unesco. Le groupe des Voix du Mali, créés en 2013, associe différents artistes en un projet politique de réconciliation entre le Nord et le Sud du pays, selon le principe « un musicien-une musique-une ethnie ». En relevant que les discussions informelles emploient volontiers le terme d'ethnie là où les discours officiels parlent de culture, l'auteure montre que la diversité culturelle est en fait envisagée comme un ciment symbolique entre des identités ou des sous-ensembles donnés pour hermétiquement clos et immuables. Ainsi, si le temps ritualisé du concert se proclame comme la métaphore de l'harmonisation entre les différentes communautés, il peut être également vécu comme un espace d'exaltation des particularismes ethniques.

Charlotte Pescayre nous montre comment, au Mexique, la pratique contemporaine de la *maroma*, une forme d'expression spectaculaire, est sujette à des processus de patrimonialisation, exogène/externe ou intime/interne. Par ailleurs, la *maroma* est également sujette à une dynamique l'amenant vers le domaine du cirque, qui consiste soit

en une auto-identification en tant que « cirque indigène » soit en l'adoption d'éléments circassiens classiques au sein des performances. L'auteure met en évidence l'existence d'une multiplicité de médiateurs entre les institutions régionales, nationales (et l'on pourrait immédiatement ajouter internationales) et les porteurs du patrimoine, tout en identifiant, au Mexique, un chevauchement des institutions de tourisme et du patrimoine culturel. Enfin, elle montre que les politiques culturelles ont jusqu'à présent tendu à soutenir soit la transmission des pratiques soit leur spectacularisation dans un but touristique, soulignant une nouvelle fois le double tranchant des notions de patrimoine et de diversité. La notion de métissage me semble peu traitée en tant que telle dans cet article, malgré sa mention dans le titre.

Anamaria Iuga analyse comment des objets culturels acquièrent un statut de patrimoine pour des populations en situation de migration, qu'elle envisage comme un cas de diversité culturelle. En ce qui concerne les émigrants roumains de la région de Muramareș installés en Andalousie (Espagne), la conversion patrimoniale est réalisée alors que ces objets deviennent des symboles du village d'origine, la source d'une identité et d'un confort culturel, et qu'ils permettent la distinction par rapport à la communauté d'accueil (même dans le cas de mariages mixtes). De façon tout à fait pertinente, l'auteure montre également que, paradoxalement, à leur retour dans leur communauté d'origine, ces mêmes migrants sont à la fois les porteurs du changement social et les « faiseurs de patrimoine » les plus actifs,

d'une part en rejetant la tradition dans le passé et d'autre part en lui attribuant des valeurs positives teintées de nostalgie.

La contribution de Marie-Laure Poulot propose de considérer la notion de cosmopolitisme plutôt que celle de diversité culturelle, proposant par là de dépasser l'ambiguïté de cette dernière notion, soulevée plus tôt. L'auteure montre la spécificité de la rue comme objet patrimonial à travers l'exemple de la patrimonialisation du boulevard Saint-Laurent à Montréal, qu'elle replace dans l'histoire de la migration au Canada. En rassemblant à la fois des bâtiments, des habitudes et des festivités, la rue se situe d'emblée à la croisée du matériel et de l'immatériel, de l'intime et du public. Le patrimoine cosmopolite, selon l'auteure, consiste en la superposition de logiques communautaires (constitutives d'identités collectives cherchant chacune à mettre leur mémoire en valeur), inter-culturelles et nationales (volonté de se fondre dans la mémoire québécoise ou canadienne).

La troisième partie est introduite par le chapitre d'Edith Prigent qui montre comment le patrimoine de la religion catholique, pourtant à l'origine de la perte de repères culturels de la population mohawk au XVII^e siècle, est devenu la base de la réaffirmation culturelle mohawk de Kahnawake dès le début du XX^e siècle. En outre, cet étonnant renversement apporte aujourd'hui des retombées économiques et sociales (notamment à travers le tourisme) à la communauté.

Marie Bridonneau signale quant à elle que la relation triangulaire entre patrimoine, tourisme et religion insère la ville éthiopienne de Lalibela dans des

réseaux multiscalaires (du local à l'international). Son étude de cas montre brillamment comment une expérience patrimoniale a pris le dessus sur les autres tout en les manipulant et en les construisant comme « incompatibles ». Les changements radicaux de gestion du territoire qui en ont découlé, à savoir la destruction des quartiers populaires autour des églises rupestres médiévales qui font la renommée de Lalibela, illustrent la domination structurant les relations de pouvoir entre État et population en Éthiopie.

Enfin, la contribution de Guillaume Boucher étudie le cas de la réappropriation d'une église catholique comme espace d'accueil de migrants de toutes origines. Il l'analyse comme la diversification du mythe de l'homogénéité nationale et québécoise basée sur l'association langue française-culture-religion catholique, alors même que l'église souffre aujourd'hui d'une perte de fréquentation et de financements au Québec.

Cette sélection d'études menées dans des disciplines différentes (géographie, anthropologie, ethnomusicologie, histoire de l'art) témoigne du dynamisme de la recherche sur le patrimoine. Parmi la multitude d'ouvrages s'intéressant à cette problématique, la perspective de l'analyse des relations entre patrimoine et diversité est bienvenue et pertinente, aussi parce qu'elle correspond au contexte intellectuel et politique qui a amené l'Unesco à établir successivement la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (2003) et la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles (2005). Les con-

tributions sont issues de sérieuses études de terrains, ce qui ne peut qu'enrichir le propos et permettre de rétablir la visibilité des processus verticaux « de bas en haut ». Il y est donc question d'analyse des réappropriations et localisations des discours internationaux (comme dans le cas de la *maroma* du Mexique ou encore des programmes créoles des Seychelles et des discours de la diversité brésiliens) ainsi que des influences entre les deux processus, mais aussi d'être à l'écoute des dynamiques internes, voire intimes, qui construisent le patrimoine (migrants roumains, boulevard Saint-Laurent de Montréal, patrimoine religieux de Kanahwake, etc.).

S'il est mis en évidence que la « diversité culturelle », comme le patrimoine et le métissage d'ailleurs, reposent sur le postulat de « culture » homogène et quasiment hermétique, ceci semble moins constituer un point de départ qu'une conclusion de l'ouvrage, et certains auteurs continuent parfois à s'exprimer en ces termes. C'est dire si ce paradigme, cette idéologie, pourtant abondamment déconstruite par de nombreux anthropologues ces dernières décennies, est prégnante dans le champ du discours commun et dans celui de la recherche! Jean-Loup Amselle (2001) par exemple s'est écarté du métissage qui, selon lui, reproduit le même biais. Quelques contributions tentent brillamment d'éviter l'obstacle en proposant de s'intéresser par exemple à la notion de cosmopolitisme. On peut ici objecter que le cosmopolitisme est un habitus construit et qui concerne essentiellement des élites (voir, entre autres, Friedman 1994). De même, l'État nation, comme niveau de prise de décisions et d'actions,

n'est pas questionné comme construction, même si l'étude des communautés roumaines en émigration en propose tacitement un dépassement, à la fois dans la perspective transnationale de la migration et dans la quasi-absence de référence à l'État-Nation. On peut enfin regretter l'absence d'études couvrant les régions asiatiques et océaniques, sachant combien les politiques patrimoniales du Japon et de la Corée du Sud (par exemple) ont influencé les réflexions de l'Unesco sur le patrimoine culturel immatériel.

Pour résumer donc, voici un ouvrage dynamique et porteur, enraciné dans des expériences de terrain solides, dont on aurait pour certaines apprécié un plus grand approfondissement conceptuel, mais qui laisse présumer du meilleur pour ces jeunes chercheurs qui viennent indéniablement enrichir le champ des études sur le patrimoine. 🍁

RÉFÉRENCES

- Amselle, Jean-Loup. 2001. *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion.
- Friedman, Jonathan. 1994. *Cultural Identity and Global Process*. Londres : Sage.

Austin City Limits: A History.

2014. Tracey E. W. Laird. New York: Oxford University Press. 224 pp.

GILLIANTURNBULL

Ryerson University

Austin City Limits is, by any standard definition, an institution. The television show began broadcasting in 1974 as a local program supporting the progressive country scene of Austin. Over its 40-year history, *Austin City Limits* has dominated public broadcasting in the US, at times redefining PBS's programming practices and drawing in new audiences, while maintaining its musical eclecticism and independent spirit. Its influence is perhaps far beyond what could be expected of a live music broadcast: spin-off festivals like South by Southwest and *ACL's* own are only two examples of its long-ranging effect. But it is unlikely *ACL* could have been produced anywhere else: it captured the essence of the emerging Austin musical ethos, decidedly non-commercial and resistant to homogenization. Now elevated to legendary status, the city has a mythical reputation among listeners and musicians alike, due in no small part to the television program.

Critics and scholars have examined the city and its music in multiple ways, highlighting, for example, its function as a starting point for new artists in the alt-country and Americana genres, or a retreat for musicians chewed up by the new country machine of Nashville (Hinton 2003). Others such as Ching (2001) and Hill (2002) have explored the movement of progressive forms of country to the city, and how this music manifested not unproblematic expressions of a dom-